

THOMAS A. RAVIER

SANS LE BAROQUE,  
LA MUSIQUE SERAIT UNE ERREUR

VARIATIONS XXXII  
*Éditions Léo Scheer*

**Thomas A. Ravier**

# **Sans le baroque, la musique serait une erreur**

« Ceci n'est pas un traité musicologique mais les mémoires d'un auditeur libre venu renier le testament musical de cette humanité nocturne qui va de Wagner à Daft Punk. Et poser une fois pour toutes la question : comment des ténèbres du xx<sup>e</sup> siècle a pu surgir la lumière de Monteverdi, Purcell, Lully, Vivaldi, Bach, Haendel... et tant d'autres ?

Fallait-il que chute monstrueusement le genre humain pour mériter d'entendre, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, la voix miraculeuse d'Alfred Deller ? Le chaos assourdissant de ce monde serait-il le détonateur de ce

retour en grâce de la voix qu'incarnent la Billie Holiday de Versailles Agnès Mellon ; la reine du jour Sandrine Piau ; la gitane de Pleyel Patricia Petibon ; la comète Jaroussky et ses coruscantes coloratures ?

“Sans la musique, la vie serait une erreur” disait Nietzsche. Rectification : sans le baroque, la musique serait une erreur ! »

*Thomas A. Ravier*

EAN numérique : 978-2-7561-1252-7

EAN livre papier : 9782756112503

[www.leoscheer.com](http://www.leoscheer.com)

DU MÊME AUTEUR

*Oisive jeunesse*, Talus d'approche, 1994

*Original Remix*, Julliard, 1999

*Emma Jordan*, Julliard, 2002

*Les aubes sont navrantes*, Gallimard, 2005

*Le Scandale McEnroe*, Gallimard, 2006

*Éloge du matricide*, Gallimard, 2007

*L'Œil du prince*, Gallimard, 2008

*Fantasque*, Michel de Maule, 2012

*Les Hautes Collines*, Gallimard, 2017

© Éditions Léo Scheer, 2018

[www.leoscheer.com](http://www.leoscheer.com)

THOMAS A. RAVIER

SANS LE BAROQUE,  
LA MUSIQUE SERAIT UNE ERREUR

VARIATIONS XXXII

*Éditions Léo Scheer*

*Variations*  
Collection dirigée  
par Léo Scheer

*À la petite bande d'Étienne-Marcel*

*C'est l'avantage du baroque : on est dans la transgression.*  
Sandrine PIAU

*Chanter cette musique, c'est comme de manger du feu.*  
Patricia PETIBON

*Avec les musiciens baroques, le chanteur retrouve une liberté  
qu'il a perdue.*  
Natalie DESSAY

*Je suis grandie avec la musique baroque.*  
Cecilia BARTOLI



Le rideau se lève, dans les règles de l'art, sur un riff de lyre.

Le théorème du théorbe... Le baume espiègle de la flûte... Les ravages voluptueux du hautbois... Les ramages de la harpe et sa brise gracieuse... Les frémissements contondants du premier violon... L'incendie des *glissandi*... L'orgue et ses coups de klaxon céleste...

Appelons ça *une vie ouverte à tous les vents*. Mon oreille est dégagée, comme on dit « le ciel est dégagé ».

Le clavecin titille la chair passémentée du temps. Rafales de cristal et clou de spath ! La viole de gambe, elle, fait bois de tout feu. Le basson, lui, arrive à pas d'éléphant enjoué, d'après ricochets en spirales caverneuses... Dansons dansons la canarie, loin de vos rancunes errantes... J'ai brûlé mon Bescherelle, j'en ai fait de la dentelle... Je m'endors entre les mandores, je me réveille sur Mars, concert dans un cratère, le clavecin prend feu à la lumière lunaire.

Le Temps ? Le Temps est un enfant qui joue de la flûte traversière dans le 5<sup>e</sup> concerto brandebourgeois.

Révélation : la musique est partout dès qu'on est capable d'entendre le présent *monter* vers soi : à pas de loup mais avec ses ailes de colombe.

Le présent, la plus belle des appogiatures ! Le plus beau des madrigaux !

Le triomphe du Temps *sans* la désillusion.

La vie ? Eh quoi, la vie ? Cette parodie anémique ? Cet horizon étal ? Cette oraison létale ? Vétilles et pétales, carnages et pétioles ! La vie ? Sotie pour retardataires... Sauté de cadavres... Salto d'épaves...

Seul un musicien peut encore me sauver, voilà le fond de ma pensée. Aussi loin que je m'en souviens, il m'a toujours semblé naturel d'éprouver la cause de la musique comme ma propre cause, selon la formule *d'Ecce homo*. Je ne dirais pas, comme Pascal, qu'on consulte son oreille parce qu'on manque de cœur. Comme l'œil écoute, *le cœur entend*.

Encore qu'on aimerait parfois manquer d'oreille. Surtout en France, le pays le moins musical qui soit. La France ? Un malaise physique de plus en plus perceptible à travers les siècles. Dire que nous étions de bons danseurs, autrefois... Dire que nous fûmes de grands cavaliers, jadis... Puis vint la *fermeture à la française*.

Si j'ai bonne mémoire, Apollon ne porte ni francisque ni Rolex ?

Un malaise qui concerne désormais l'ensemble de la civilisation, me direz-vous. Certes. De Bayreuth à Woodstock, que de sorcelleries hertziennes, de communions assourdissantes... Fièvres et tambours atmosphériques frappent plus que jamais aux portes de notre intimité.

Sans moi. Au nom du swing, loin des gâteaux du legato et autres rubatos rebattus, je viens renier avec une volonté indomptable le testament industriel de cette humanité nocturne qui va de Wagner à Daft Punk. Qu'y puis-je ? Je suis un mélomane méridional. J'ai grandi trop loin de la foule et trop près du soleil pour admettre cet empire septentrional de la musique. Pourvu de la faconde comme de la gestuelle des Méridionaux, mon répertoire était tout trouvé. Vous avez dit « baroque » ? Ma foi, oui. *Chaque jour, chaque instant.*

Wagner contre Vivaldi, c'est évidemment le Nord – « le nord humide » – contre le Sud – « le frisson lumineux du Sud ». Mais c'est aussi, sur le plan strictement anatomique, la tête contre les pieds.

La musique baroque est issue en grande partie de la chorégraphie des rythmes de danse des pieds, d'inflexions très physiques. Alors que le répertoire romantique mobilise essentiellement les bras et la tête<sup>1</sup>.

Des têtes molles, au point d'en oublier leurs pieds ? Par rapport aux divergences interminables sur la manière de jouer cette musique dite « ancienne », ce sont les danses sur lesquelles elle se fonde, ces danses dont on connaît les *tempi* et les rythmes, qui permettent de trancher et de fournir les indications essentielles sur la façon de jouer.

---

1. Marc Minkowski.

Inversement :

J'ai peine à respirer dès que la musique de Wagner agit sur ma personne, à tel point que mon pied aussitôt s'irrite et se révolte contre elle<sup>1</sup>.

Tiens... à peu près le genre de réaction que déclenche chez moi le rock.

Le simple fait d'envisager la musique dissociée de la danse est de toute façon absurde, absurde et symptomatique. Le XIX<sup>e</sup> siècle est passé par là. C'est valable aussi bien pour Verdi que pour Boulez ; pour le vérisme que pour la musique contemporaine. Sans parler du rock, donc, ce platonisme à *rangers*. Récemment, un groupe de musique industrielle versaillais qui vend de la mort à flux sonore continu à la petite-bourgeoise spectrale de ce très bas monde se réjouissait d'être programmé au château de Versailles : « pour en finir avec un énième concert de Lully ». Enfin libéré de Lully ? Ça alors. Comment l'esprit vient aux esclaves du Spectacle. *Secte and rock'n'roll*.

En vacances chez mon grand-père quand j'étais enfant, combien de fois ai-je entendu ce dernier, excédé par mon habitude de laisser la lumière derrière moi, s'écrier : « On n'est pas à Versailles ! » Et pourquoi pas ? Cette leçon vaut bien un ballet. Que l'on chante, que l'on danse !

Ce n'est pas une question de répertoire mais de mode de vie. J'aime le baroque parce que j'attends de la musique

---

1. Friedrich Nietzsche, *Le Cas Wagner*, traduction de Jean-Claude Hémery, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1991.

qu'elle me *relève* (en nourrissant mes appuis). Je choisis le baroque parce que j'entends *rebondir* (face au nihilisme ambiant). Je défends le baroque parce que, en somme, la mort n'est qu'un mauvais rêve horizontal que je n'ai aucune raison de cultiver religieusement (malgré les différents mots d'ordre). Comme l'a dit avec humour Jean-Christophe Spinosi : « La musique baroque demande à être vécue. N'ayez pas peur ! »

Oui, cette musique demande à être vécue. Plus que n'importe quelle autre. Oui, à en perdre la tête. N'ayons pas peur.

Avoir peur, c'est, par anticipation, devenir « un apôtre de la chasteté », selon la formule de Nietzsche dirigée contre Wagner.

Avoir peur, c'est, en somme, appeler musicalement à l'aide, à la manière de Siegfried. Siegfried qui, anxieux et désarmé devant les femmes (« Brünnhilde me paralyse d'épouvante »), appelle sa mère au secours : « Mère ! mère ! pense à moi ! »  
MUTTER ! MUTTER !

HOÏOTOHO !!! À qui sont ces serpents qui sifflent dans ma gorge ?

Si le XIX<sup>e</sup> siècle a réussi à imposer cette figure convulsive de la cantatrice-walkyrie aboyant à la mort pour un parterre transi d'hypnose sonore, s'il a officialisé le règne de la soprano triste comme un pinson dans un champ de pesticides, c'est évidemment pour en finir avec la liberté vocale insolente et solaire des siècles précédents, une liberté reposant sur une identification impulsive des chanteurs avec la nature : la nature comme réserve mélodique infinie. Une nature aussi heureuse qu'inépuisable, jusque dans sa violence originelle. Si, pour Delacroix, « la nature est un dictionnaire », pour Vivaldi, c'est

une partition. Il ne s'agit pas de l'imiter, cette nature, mais, comme l'a dit une fois Picasso, «de prendre sa place». D'où cette rivalité permanente avec les oiseaux vers laquelle les compositeurs du XVIII<sup>e</sup> poussèrent avec brio ces chanteurs d'une verve indescriptible.

La nature *est* baroque. Baroque pour ne pas dire libertine. Encore une fois, tout dépend de l'image, ou plutôt du *son* qu'on se fait de la femme. Pour le héros wagnérien, il me semble que c'est assez clair : «À entendre chanter les femmes j'ai tout à fait oublié les oiseaux» (Siegfried).

Vite, vite, une salve svelte de Porpora! Bartoli dans *Usignolo sventurato*! Ô vous, lèvres! Ô vous, portes du souffle!

Et? À entendre chanter cette femme, impossible d'oublier les oiseaux.

C'est toute l'ambiguïté magique du castrat dont on peut deviner combien l'art funambulesque devait se révéler d'une grande virilité précisément par ce pouvoir de la nature que le chanteur se devait d'usurper.

Soyons clair. Les castrats, et aujourd'hui les contre-ténors, n'ont rien à voir avec ce que Proust appelait les «hommes-femmes». Le malaise hormonal qu'on leur prête est surtout celui de l'auditeur (Deller était un très bon footballeur, si ça peut vous rassurer). Le castrat n'est pas une contrefaçon de la femme mais son prolongement invisible. D'où cette incroyable *langueur* d'onde.

Certes, on peut être horrifié par ce traitement cruel infligé, à l'époque, à de jeunes enfants, dans un souci de performance. N'empêche. Violent ou non, c'est l'enfance préservée : préservée à travers la substance de la voix, je veux dire. Une manière d'exorciser l'adulte triste et raisonnable qui

vit de tuer en lui ce sens de la dépense inconditionnelle propre aux enfants. De ce point de vue, c'est même le contraire d'un sacrifice. Vous me répondez... castration? Je réponds... assumption.

« Voix de tête »? L'expression indique assez cette sorte d'autorité militaire qui brille par la ruse chromatique de sa fêlure féminine.

Les castrats? Des carrousels cristallins dont les Lesne, les Bartoli, les Jaroussky, les Piau, les Cencic, les Genaux, les Fagioli, les Mehta, ressuscitent à coups de coloratures coruscantes la mémoire charismatique.

Philippe Jaroussky est pour une oreille allumée une ivresse. À côté de ses acrobaties de funambule aérien (ces trous d'air ciselés font frémir les passagers du concert), il fait merveille dans les moments de pure contemplation vocale. Sa *langueur* d'onde, justement, est bouleversante. Comme dans le *Sol da te* de Vivaldi. Son côté Miles Davis... Ses blues au luth, litanie dans l'éther... Le ciel, quand il crée les nuages, les merveilleux nuages, n'agit pas avec plus de délicatesse. Comme dans le *Cum dederit*... Dieu, en personne, en plane.

*Artaserse* est un opéra de Vinci sur un livret de Métastase dirigé, en 2012, par Diego Fasolis, et qui réunit les meilleurs contre-ténors du XXI<sup>e</sup> siècle, la *dream team* du mélisme : Jaroussky, Cencic, Fagioli, etc. Feux d'artifice, le mot est faible. C'est la guerre des *trachées*! Les contre-ténors sont des anges sous acide qui discutent eux-mêmes de leur sexe en musique. *Drag-queens* minérales... Félics d'opérette sur orbite... Travelos lunaires qui enluminent la stratosphère... Leur front plein d'arabesques, toujours un peu crispé par la machinerie insensée qu'ils abritent, est une page blanche, un bûcher d'altitude que la musique baroque, avec ses intervalles

vertigineux, offre à leur imagination folle. Résultat ? Le contre-ténor n'est ni ange ni bête, et le bonheur de l'auditeur veut que qui veut faire l'ange fait la bête.

Une fois pour toutes, d'où vient une telle voix ? C'est Ariel qui échappe à un incendie ? Les falbalas d'un poulbot aux poumons de nacre ? Les colères lyriques d'un Satan de satin ? Le sillage dentelé d'une tantouze magnétique ? Des frous-frous vocaux ? Un rhinocéros en équilibre sur un perchoir ? Un alcyon avec un mégaphone ? Les gloussements graphiques d'une pie radioactive ? Dionysos au ciel platonicien ? Une crise de sinusite aiguë au Sinaï ? Un slameur d'Arcadie ?

J'écoute une fois de plus Jaroussky dans *Deh respirar lasciatemi*. Comme il se branle les cordes vocales ! Il se les branle mais attention : avec des mains de mage. Son timbre de guêpe l'installe dans une contemplation qu'on jurerait éternelle, long filet de fumée rose (rosie)..... et là, au moment où l'on ne s'y attend pas, un missile aussi aérien qu'aéré déchire l'atmosphère.

Démonstration : « *Mi trovo in un instante giudice, amico, amante* ».

Suivez bien :

*Giudice* : sursaut sanguin.

*Amico* : abandon pastel.

*Amante* : déflagration azurée.

*Giudice, amico, amante*. Juge, ami, amant, trois situations psychologiques profondément différentes. Mais ce qui subjugué ici, et qui résume tout le génie poétique de cette musique, c'est comment, en changeant de couleur, d'ambiance, de timbre, bref par ces ornements ingénieux, Jaroussky isole chaque mot et la situation réelle qui lui correspond, comme s'il y avait un monde entre ces trois vocables plutôt qu'une simple virgule. Quels sont les écrivains capables de charger cet éclair



de silence qu'est un signe de ponctuation d'autant d'espace et de temps qui chatoient? Colette, peut-être. Colette, et puis...

*Respirar lasciatemi...* Tu parles! Notre vie sans musique vitale est viciée. Appuyé sur l'italien comme sur un réacteur chantant, on peut tenter de reprendre son souffle, de conquérir enfin ses organes devenus récalcitrants à force de tant de mauvaises habitudes. « C'est des poumons que nous sommes malades », comme dirait Molière. En écoutant cet air de Vinci, on est obligé de reconnaître que, oui, nous sommes de grands asthmatiques de la vie, oui, nous sommes des fantômes pulmonaires, oui, *nous nous époumonons à vivre*. Notre respiration est comme le reste: *artificielle*. On respire à côté. L'appogiature est un don d'organes, une enluminure des alvéoles. Le clavecin? Un clavier d'assistance respiratoire. À force de modulations du mot en lui-même, « *respirar* » envisagé de toutes les manières possibles, dans sa gamme la plus intime, tourné et retourné comme un cube, pressuré comme un fruit, on peut prétendre respirer, respirer sans faux-semblant, respirer de toute sa vie. Et au détour d'une simple note: *Qualche momento in pace*. Une seule et même sculpture juvénile de mots et de souffle entrelacés... Quelle fête! Tapage diurne! Trompettes et tympanons du Concerto Köln sont dirigés par Fasolis d'une main d'airain câline. Ajoutez à cela les cordes qui frémissent comme un million de cœurs irrigués qui palpitent... Olé!

Vinci est un compositeur oublié par des siècles viciés pour de sombres vassaux. Mort à quarante ans, on dit qu'il a été empoisonné par le parent d'une de ses maîtresses avec une tasse de chocolat. Une mort qui ressemble étrangement à sa vie, c'est-à-dire à sa musique: entre violence vénéneuse et suavité.

La vérité, c'est que si je n'avais pas eu la chance de passer mon adolescence dans le Midi, jamais je n'aurais *entendu* cette musique. J'ai grandi en partie dans des ports, dans un univers fluide, au son de la basse continue des drisses et des haubans. Que le monde ne soit que « variété et dissemblance », bien avant de lire Montaigne, je l'ai toujours su. D'autant que mes grands-parents avaient une villa dans le Var. À l'adolescence, après avoir passé la nuit dans les boîtes du coin avec ma bande de copains, j'aimais, avant d'aller me coucher, traîner encore un peu dans le jardin. Entre des agaves préhistoriques et les lauriers multicolores, enfin seul, je fume un dernier joint en écoutant le merle illuminer l'aube.

Quelques résidus festifs montent du village... Quelques hurlements absurdes détachés de la plage circulent dans la colline... Avec les premières lueurs du jour, les bambous se dessinent sur le ciel comme sur une estampe. Bientôt les premières cigales balafrent le silence serein du jardin de leur ricanement, imprimant dans mon sommeil l'image inquiétante d'un ciel rouge sang. Le soir, les grillons prennent le relais. Clavecin. Scintillement. Velours.

Des souvenirs que j'ai l'impression de pouvoir toucher juste en tendant la main, puisant sans fin dans ce silence sonore... J'ai eu cette chance, j'ai pu entraîner une oreille encore embryonnaire aux staccatos du mistral, ce prince des ornements. Je ne sais pas ce que je percevais de la féerie de la nature à l'époque, vraiment pas grand-chose. Mais il faut croire que ces heures glorieuses ont fait leur chemin. Quelque chose était en cours à mon insu. Disons que *le ton* était donné ?

J'étais sauvé. Encore me fallait-il en faire la découverte.

« 7, chemin du Paradis ». C'est l'adresse de cette villa, face aux îles d'or, à laquelle je dois tout. Vendue, il m'a fallu

renoncer à son jardin que j'ai abandonné avec autant de chagrin qu'Angelica ses herbes riantes dans *Orlando*.

*Verdi piante, erbette liete,  
Vago rio, speco frondoso,  
Sia per voi benigno il ciel*

Belles verdure, herbes riantes,  
Charmant ruisseau, grotte feuillue,  
Que le ciel vous soit bienveillant

Alors voilà. La formule pour renverser le monde, je ne l'ai pas cherchée dans les livres mais sous un cèdre.

*Ombra mai fu  
Di vegetabile  
Cara ed amabile  
Soave più*

Jamais ombre d'aucun arbre  
ne fut ni plus chère,  
ni plus agréable,  
ni plus douce

Certains mimosas fleurissent plusieurs fois dans l'année, le saviez-vous ? Ce sont les quatre-saisons.

Une saison de perdue (en enfer), trois autres de retrouvées.

*Ama, risponde il rio,  
ama, risponde il vento,  
ama, la rondinella,  
Ama, la tororella*

Aime, répond le ruisseau,  
 aime, répond le vent,  
 aime, l'hirondelle,  
 aime, la tourterelle

C'est pourtant l'évidence. Passer une heure dans un jardin à écouter le brasier chantant des oiseaux vaut tous les opéras du monde, tous les concerts, tous les récitals. Un léger éclat de vent dans les feuilles ? Voici la harpe et sa mélodie de tapisserie liquide. Or, au XIX<sup>e</sup>, la musique, et, finalement, la vie même, rompt avec la nature (et son explosive discrétion) ; le reste s'ensuit. Or, cette régression (celle de la révolution industrielle, en clair), on ne la sent jamais dans le baroque. Inversement, on imagine mal Emma Bovary écouter Vivaldi... Comme on imagine mal Nana danser la passacaille... Comme on peine à voir Mme de Mortsauf à l'épinette...

Au XXI<sup>e</sup> siècle, ce grand bulldozer social d'*œil* ayant tout écrasé sur son passage, la nature est à peu près l'équivalent d'un vieux fond de papier peint devant lequel poser – tout juste si on ne demande pas aux arbres de faire risette. Dans le baroque, au contraire, c'est le relief de la conversation qui prime, conversation avec l'eau, les rivières, les arbres, les oiseaux, etc. On encourage les fleurs à naître, lesquelles, en échange, vous enseignent la musique des ondes. Le printemps guette. L'été est une intrigue. Il s'agit « d'accorder ses doux ramages au bruit des ruisseaux » (Charpentier sur des vers de La Fontaine).

*Brillantes fleurs, naissez ! Naissez !*

Ça tombe bien, William Christie a, pour diriger Charpentier, la main verte. Ses staccatos sont taillés au sécateur, ses rondeaux sont des rangs d'eau.

*buffone!* J'ai passé un temps fou à observer Emmanuel répéter. Une main au-dessus de son clavier pour s'accompagner si besoin est... Il travaille avec un bouchon de champagne dans la bouche, méthode de son nouveau professeur de chant ; et moi, j'imagine les notes une à une, dures et brillantes, contenues dans ce minuscule cylindre comme des perles dans un mollusque. Le liège conservera-t-il longtemps, peut-être des années, le moindre de ces sons, des sons unis comme les grains d'un chapelet ? J'y crois.

Dans le monde de la musique, le moindre document a quelque chose d'excitant. Je me souviens des résultats d'un bilan phonétique d'Emmanuel, une analyse de sa voix parlée : « Respiration de faible ampliation thoracique ; articulation un peu serrée ; intensité vocale forte ». Ça, c'est un CV !

Sur ce document, il est précisé également : « Allergique au bouleau et à l'hêtre ». L'hêtre humain, je suppose ? C'est trop beau. Allergique au boulot et à l'être ! Autant dire rétif à toute forme de société ? Vous serez musicien jeune homme, *andiamo!* Dites-leur que je suis né de la rencontre d'une touche en ivoire et d'une corde vocale à la Paternité de Salzbourg il y a trois mille ans.

Le roman que j'écris durant cette période trépidante, *Fantastique*, est dédié à Sandrine Piau. C'est le portrait d'une fête mobile. Le héros de ce livre pourrait s'appeler Orlando, Orlando *furioso!* La réalité tourne, file pour lui à toute allure, les secondes se succèdent comme des notes. Le temps s'emballe. Il n'y a pas de lendemains qui chantent, ou alors en play-back.

Ce n'est pas seulement la musique que j'écoute, c'est ma vie qui est devenue intensément baroque. Trop tard, cette

rotation théâtrale des événements est désormais ma drogue favorite – ma « passion prédominante ». Le jour absorbe la sombre nuit de la mort sous un soleil de satin. *The night is down.*

Peut-on imaginer plus bouleversant que la présence discrète – secrète – de Joseph Haydn, enfant de chœur dans l'église où, à Vienne, on enterre Vivaldi ? C'est le plus beau des *da capo*.

La musique, comme la nature, n'a pas de fin. Le rideau se lève, dans les règles de l'art, sur un riff de lyre...